

La Folle Histoire du monde

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Le Temps du sida
L'Etat retors
La Vie innommable
Incitation à l'autodéfense
L'Art de Céline et son temps
L'Impensable, l'indicible, l'innommable
Sans valeur marchande
Logique du terrorisme

MICHEL BOUNAN

La Folle Histoire du monde



EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2006

Pour Adrien.

Il se peut que le livre (...) d'un auteur, venant à la suite de nombreux autres, nous permette de saisir ce qui était sous-jacent à l'ensemble de son œuvre – ce réseau de significations, cette colonne vertébrale qui commande tout le corps de cette œuvre, et en fait un ensemble tout à la fois organique et rationnel.

R. L. Stevenson

I. LE SENS DE L'HISTOIRE

La mansuétude et le manque de spontanéité, l'humilité et une soumission rampante (...) tel est le caractère principal des Amérindiens et il faudra longtemps avant que les Européens parviennent à leur donner un peu de dignité personnelle. L'infériorité de ces individus à tous égards, même pour la taille, se montre en tout.

G. W. F. Hegel,

Leçons sur la philosophie de l'histoire

QUAND les peuples amérindiens découvrirent la civilisation européenne, à la fin du XV^e siècle, ils furent assurément plus étonnés de la rencontre que les aventuriers qui venaient de débarquer chez eux. Les mœurs des habitants d'Amérique, leur organisation économique et sociale, ainsi que leurs techniques rudimentaires, évoquaient pour les envahisseurs et pour les Européens à qui ils allaient raconter leur exploit, un monde "primitif" qui ne leur était pas fondamentalement étranger. De telles façons de vivre, et de vivre ensemble, pouvaient rappeler à chacun des souvenirs de sa propre enfance et, pour ceux qui n'étaient pas dépourvus de connaissances historiques ou tout au moins bibliques, l'origine de leur propre civilisation. Ce qu'ils reconnurent alors, avec quelque mépris et parfois un peu de nostalgie mêlée de religiosité sentimentale, évoquait donc pour eux un univers presque familier. Les habitants d'Amérique découvrirent, au contraire,

un genre de civilisation totalement inconnu et jusqu'alors unimaginable. En ce sens, on peut dire que la découverte de l'Europe par les Amérindiens a été un événement historique bien plus considérable et plus impressionnant que celle que firent quelques marins espagnols le long des rivages des Caraïbes.

Les instruments de guerre dont étaient armés les nouveaux envahisseurs ont dû, en premier lieu, frapper de stupeur les peuples d'Amérique. Pour des populations dont la plupart ne s'étaient pas même appliquées aux rudiments de la métallurgie, les lances, les piques et les arbalètes, les armures et les casques, se sont montrés terriblement efficaces. Quant aux armes à feu, arquebuses, mousquets et premiers canons, on peut aisément imaginer l'effroi qu'elles ont suscité. D'autres instruments défiaient aussi l'entendement de ces "primitifs" : les outils de métal, les constructions de pierre, les chevaux et les chars, capables de transporter au loin les matériaux et les armes lourdes. Assurément, les visiteurs qui venaient d'aborder à leurs rivages étaient porteurs d'une science redoutable.

Il s'en faut pourtant de beaucoup que les peuples amérindiens aient été éblouis par les techniques de leurs envahisseurs : "Ma flèche ne tuerait-elle pas ? Qu'ai-je besoin de vos pistolets ?... retournez dans le pays d'où vous venez. Nous ne voulons pas de vos présents, et nous ne voulons pas de vous sur nos terres !" déclarait un chef pawnee lors d'une des premières rencontres de son peuple avec les Européens ¹. Quant à cette science et à

1. Cf. Bird Grinnel, *Pawnee hero stories and folk tales*, University of Nebraska, 1961.

l'enseignement qui sert à la transmettre, ils eurent tôt fait de s'en défier aussi. Dès le XVIII^e siècle, l'Assemblée des six nations indiennes refusait d'envoyer leurs enfants dans les écoles des envahisseurs : "Plusieurs de nos jeunes gens ont été jadis élevés dans vos collèges (...) Ils furent instruits de toutes vos sciences mais, quand ils nous revinrent (...) ils n'étaient absolument bons à rien ¹." Les peuples amérindiens reconnurent en outre assez vite les dégâts provoqués par ces techniques et par ces sciences : "Ils défigurent la terre avec leurs constructions et avec leurs rebus. Cette nation est comme un torrent de neige fondue qui sort de son lit et qui détruit tout sur son passage ²."

D'autres particularités, plus inquiétantes encore, semblaient caractériser les nouveaux arrivants. Leur avidité insatiable a d'abord étonné des peuples qui ignoraient l'usage de la monnaie : "L'amour de posséder est chez eux une maladie", diagnostiquait un guerrier sioux au temps de la ruée vers l'or ³. Ces gens ne massacraient pas les animaux pour les manger, "ils les tuaient pour le métal qui les rend fous ⁴." En outre, leur propension au mensonge, leurs tromperies et leurs trahisons répétées témoignaient de leur extraordinaire indignité : "Ce ne sont pas des hommes, déclarait un Canadien, ce sont des bêtes peu agréables à regarder, leurs visages sont

1. Cf. Samuel G. Drake, *Biography and history of the Indians of North America*, 1834.

2. Cf. Jacobs & Landau, *To serve the devil*, New York, Vintage Books, 1971.

3. *Ibid.*

4. Cf. *Black Elk speaks*, University of Nebraska, 1932.

dénaturés par la fourberie ¹.” De même leur cruauté gratuite : les Blancs tuent parfois “simplement pour le plaisir de tuer ²”.

Les peuples amérindiens furent tout aussi étonnés d’observer l’acharnement au travail de leurs envahisseurs, leur fébrilité industrielle d’insectes, et surtout leur inébranlable détermination à inculquer au monde entier cette extravagante folie : “Vous nous dites que pour vivre il faut travailler... Vous autres, hommes blancs, vous pouvez travailler si vous le voulez, nous ne vous gêrons nullement ; mais à nouveau vous nous dites : ‘Pourquoi ne devenez-vous pas civilisés ?’ Nous ne voulons pas de votre civilisation ³ !” Et encore : “Mes jeunes gens ne travailleront jamais, les hommes qui travaillent ne peuvent rêver, et la sagesse nous vient des rêves ⁴.”

Enfin ces Européens avides, cruels, menteurs, et frénétiquement industriels prétendaient leur enseigner une espèce de religion – à propos de laquelle, du reste, ils se disputaient sans cesse entre eux – religion qui, semblait-il aux Amérindiens, “obscurcissait et rendait morne le chemin droit et clair ⁵”.

Pourtant, malgré le dédain qu’ils affichèrent pour la science de leurs envahisseurs et pour leur prodigieuse folie, c’est encore leur organisation sociale et politique qui leur parut la plus méprisable. Dans ses *Essais*,

1. Cf. *The Birth of Western Canada*, University of Toronto, 1960.

2. Cf. *Black Elk speaks*, *op. cit.*

3. Cf. Teri McLuhan, *Pieds nus sur la terre sacrée*, Paris, Denoël, 1974.

4. Cf. Samuel G. Drake, *op. cit.*

5. Cf. William L. Stone, *Life and times*, 1841.

Montaigne rapporte la visite de trois Amérindiens, amenés à Rouen du temps de Charles IX, et qui se déclarèrent surpris de voir qu’il existait chez leurs hôtes “des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et bien saouls”, tandis que d’autres hommes “étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté”. Ils trouvaient étrange que ces nécessiteux “pouvaient souffrir une telle injustice, qu’ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons”. Un siècle plus tard, sous le règne de Louis XIV, un chef huron déclarait au baron de Lahontan : “J’ai l’entière disposition de moi-même, je fais ce qui me plaît, je suis le premier et le dernier de ma nation, je ne crains absolument aucun homme, je dépends seulement du Grand Mystère. Il n’en est pas de même pour toi. Ton corps aussi bien que ton âme sont condamnés à dépendre de ton grand capitaine ; ton vice-roi dispose de toi, tu n’as pas la liberté de faire ce que tu as dans l’esprit ; tu as peur des voleurs, des faux témoins, des assassins, etc., et tu dépends d’une infinité de personnes situées au-dessus de toi. N’est-ce pas vrai ? ¹”. Et, à la même époque : “Malgré vos apparences de Maîtres et de grands Capitaines, vous n’êtes que de simples journaliers, valets, servants et esclaves ²”. Plus tard encore, un guerrier sioux observait : “Ce peuple fait des lois que les riches peuvent briser, mais non les pauvres. Ils prélèvent des taxes sur les pauvres et les faibles pour entretenir les riches qui gouvernent ³.”

1. Cf. *Lahontan’s new voyages to North America*, Chicago, 1905.

2. Cf. Ch. Leclerc, *New relation of Gaspesia*, Toronto, 1910.

3. Cf. Jacob & Landau, *op. cit.*

Telles apparurent donc aux Amérindiens les dispositions de ce peuple étrange qui venait d'aborder à leurs rivages à la fin du XV^e siècle : une ingéniosité technique tout à fait remarquable mais pour le moins inutile, et souvent nuisible ; une folie bien particulière et jusqu'alors inconnue associant délire d'enrichissement et d'accumulation, cruauté sadique et propension habituelle au mensonge ; enfin une organisation sociale extravagante fondée sur le travail, scandaleusement inégalitaire, et si foncièrement ennemie de la liberté que chacun y était le serviteur d'un maître, lui-même esclave.

De telles prouesses techniques, une telle folie et une telle organisation sociale sont évidemment liées, comme ont toujours été liées dans l'histoire des civilisations l'activité humaine, la conscience individuelle et l'organisation sociale. Mais leur mode de liaison peut être envisagé sous différents angles et les points de vue qui en résultent, qui seront examinés ici, méritent certainement d'être confrontés entre eux.

LA rencontre entre la vieille Amérique, qui semblait ne pas avoir changé depuis des temps immémoriaux, et la nouvelle Europe, qui datait tout au plus de quelques siècles, peut paraître un cas extrême dans la mesure où ont été rapportés principalement ici les mœurs et les propos d'Amérindiens des grandes plaines du Nord.

Pourtant, la brutale confrontation entre l'Europe nouvelle et les vieilles civilisations a certainement produit les mêmes heurts et les mêmes jugements mutuels dans une grande partie du monde. Non seulement en Amérique du Nord, mais dans la majeure partie de l'Amérique du

Sud, dans les îles du Pacifique, dans presque toute l'Indonésie, de Bornéo à Sumatra et aux Célèbes, de même que chez les Océaniens, chez les Inuits du Pôle et chez les Sibériens, au fur et à mesure que les Européens y abordaient avec leurs armes et leurs techniques, leurs névroses et leurs idéologies, leur culte du travail et de la servitude généralisée, leur système d'organisation et d'oppression sociale. Plus tard, l'exploration de l'Afrique centrale, et la découverte de peuples qui n'avaient pas eu à connaître la civilisation arabo-musulmane, donna évidemment lieu aux mêmes affrontements et aux mêmes appréciations de part et d'autre.

Tous ces anciens peuples ont été vaincus et, dans leur grande majorité, exterminés. Leur civilisation a été anéantie et il n'en est bientôt plus resté que de minuscules enclaves – conservées pour le grand profit des ethnologues – dans l'immense colonie européenne qu'était devenu le monde. Les armes et les techniques modernes ont eu raison de ces civilisations incapables à s'y opposer. L'alcool et d'autres drogues ont brisé les dernières résistances. La victoire de l'Europe a donc été complète, comme l'avait été, quinze siècles auparavant, celle des armées et des techniques romaines contre l'ensemble de l'Europe, contre les Berbères d'Afrique et les peuples du Proche-Orient.

Les colonisateurs européens ont aussi rencontré d'autres peuples dont les civilisations leur ont paru plus "avancées" et plus proches de la leur que celle des Amérindiens du nord, celles des Aborigènes d'Australie ou celle des Négrilles d'Afrique, et qui avaient fait, assurément, un bout de chemin, parfois considérable, dans les sciences et les techniques, dans la névrose individuelle

et dans l'élaboration de systèmes métaphysiques, dans le despotisme et dans la servitude.

Sur le continent américain, les envahisseurs découvrirent de grands empires, en Amérique centrale et le long des Andes, agriculteurs et éleveurs de bétail, constructeurs de routes, de palais et de temples. La religion de ces peuples n'était pas une affaire individuelle, elle était dirigée par des prêtres fonctionnaires selon un calendrier liturgique précis. Cette religion visait à les protéger de puissances démoniaques terrifiantes qu'ils conjuraient par des sacrifices animaux ou humains. Les peuples de ces empires vivaient alors sous des monarchies héréditaires. Ils étaient divisés en classes sociales rigides, comme en Europe, et gouvernés par un système centralisé à l'extrême autour d'un monarque quasi divin.

Dans d'autres régions du monde, les Européens avaient eu précédemment connaissance d'empires gigantesques, au Moyen-Orient et en Asie surtout, empires qu'ils allaient bientôt affronter et soumettre à leurs propres lois. Là, le travail de la pierre, des métaux, du verre et des étoffes avait atteint un niveau remarquable et bien antérieurement à l'Europe. Leurs sciences, mathématiques et astronomiques surtout, y étaient plus anciennes et extrêmement développées. L'organisation sociale de ces peuples était également fondée sur un système rigide de classes sociales hiérarchisées, le commerce y était florissant et, ça et là, on y pratiquait la traite des esclaves, parfois pour les seuls besoins sexuels insatisfaits de leurs maîtres.

Tous ces empires, en Amérique, en Asie et au Moyen-Orient, avaient donc cheminé sur la même route du "progrès" que l'Europe, tant en ce qui concerne leur

développement technique que leurs mœurs et leur organisation sociale. Quelque chose néanmoins semblait avoir freiné un jour leur marche en avant, et parfois même l'avoir arrêtée à un niveau d'équilibre stable, si bien qu'au XIX^e siècle ils avaient tous dû capituler devant la puissance militaire européenne.

Car l'Europe avait continué de progresser dans sa voie. Sans doute n'aurait-elle pas été capable d'affronter victorieusement la Chine ou la puissance arabomusulmane à l'époque où elle s'empara du continent amérindien, mais rien depuis n'avait arrêté ses progrès dans tous les domaines, techniques, moraux, politiques, et elle avait pu soumettre le monde entier à ses manières d'être, de comprendre, de vivre ensemble.

Après les canons à longue portée qui eurent raison de la Chine et de l'empire ottoman, des armes plus sophistiquées encore ont vaincu des peuples qui tentaient de rattraper leur retard dans ce domaine technique et militaire. Une puissance industrielle devenue considérable a modifié entièrement la surface de la terre et les façons de vivre de ses habitants. Et ceux-ci peuvent désormais courir en quelques heures à l'autre bout de leur pays ou de leur planète, sans même voir ce qui s'y passe, qui est devenu identique partout dans la mesure où la transmission quasi instantanée des informations et des ordres garantit maintenant l'homogénéité du monde.

Dans les autres domaines où elle s'était déjà fait remarquer, l'Europe a de même continué de progresser. Depuis que les Européens se sont mis à parler à tous propos de la "raison", à la diviniser et même à lui rendre un culte, qu'est-il advenu de cette folie qui avait tant surpris les peuples anciens ? Pour en rendre compte, il n'est plus

nécessaire de citer les discours de quelque sauvage d'Amérique ou d'ailleurs. Leurs propres psychiatres, pourtant quelque peu englués eux-mêmes dans une culture qui ne favorise guère le jugement en cette matière, reconnaissent qu'aujourd'hui, en Europe et dans ses anciennes colonies d'outre-océan, un adulte sur quatre présente des troubles mentaux caractérisés. Et que dire des autres ? Quel psychiatre se souciera du fait qu'aujourd'hui tant de gens continuent d'acheter et d'accumuler chez eux des objets totalement inutiles comme garde-fou contre le vide de leur propre vie ? Et surtout que, fantasmeurs invétérés, la plupart de nos contemporains s'identifient à des rôles sociaux qu'ils estiment nobles et valorisants, mais qu'ils doivent pourtant renouveler sans cesse pour compenser illusoirement leur complète soumission à un système d'oppression devenu universel.

Car la tyrannie et l'injustice sociale se sont considérablement aggravées aussi. Les "mendiants décharnés de faim et de pauvreté" du temps de Montaigne se sont tellement multipliés de nos jours qu'un milliard d'hommes souffrent de la faim et que vingt mille enfants meurent chaque jour de malnutrition. Près de deux milliards d'hommes croupissent aujourd'hui dans des bidonvilles surpeuplés tandis que la plupart des autres survivent dans des habitations malsaines, se nourrissent d'ersatz pollués et respirent un air toxique. Les nouveaux tyrans qui gouvernent ces populations – eux-mêmes tyrannisés par les lois implacables d'une économie mondialisée – disposent désormais de pouvoirs exorbitants pour faire massacrer, non plus seulement les ennemis de leur nation, mais leurs propres populations, dans le but de prévenir leur éventuelle insoumission, ou seulement

pour accuser de ces crimes gigantesques ceux qui oseraient encore résister à leurs entreprises. De prétendues "querelles religieuses", autrement plus meurtrières que celles du XVI^e siècle, sont aussi orchestrées pour justifier ou préparer ces massacres inouïs.

L'Europe a donc suivi sa pente, entraînant le monde entier dans son histoire singulière, et s'éloignant toujours davantage de cette façon de vivre, et de vivre ensemble, qu'elle avait pu observer en Amérique, dans les îles du Pacifique et dans d'immenses contrées où l'on ignorait tout de ses voies. Les peuples de ces territoires ont été anéantis et leurs quelques survivants sont occasionnellement exhibés dans des espèces de "réserves", de zoos humains, de parcs ethnologiques. Le reste du monde a suivi l'Europe dans son aventure technique, dans son genre de folie, dans sa manière d'organisation sociale.

LE rappel de ces destructions, de ces tueries, de ces désastres, n'a pas pour but de susciter des sentiments de nostalgie ou de honte. Encore moins de permettre des débats sur les profits ou les désavantages que cette histoire aurait entraînés. Il s'agit d'abord de répondre à des questions qu'il nous semble bien pertinent et urgent de poser aujourd'hui. Quelle impulsion initiale a amené un jour l'Europe à se transformer de cette façon particulière et à contraindre par les armes le monde entier à suivre ses voies ? Quelle est la nature réelle de cette force ? Par quelles médiations l'accord s'est-il fait sur ce cheminement et sur ces réalisations ?

Personne ne se soucie certainement des réponses qu'auraient données à ces questions les peuples qui ont